

A) Brève histoire de la rhétorique avant Aristote¹¹

On suppose que le mot rhétorique, qui vient du grec « *rhêtorikê* », apparut chez Platon (427-347 av. J.-C.) entre 387 et 385 av. J.-C. pour décrire, dans son dialogue *Gorgias* (448 d 9), l'art de persuader que pratiquaient les sophistes¹². Au départ, c'est un terme qui signifie « parole politique », d'où les accusations de Platon¹³. Cette expression platonicienne est composée par le suffixe *-ikê* (« l'art de ») ou *-ikos* qui renvoie, dépendamment du contexte, à la compétence particulière d'une personne, et du préfixe *rhêtor-*, qui, lui, signifie parler et qui, « au départ, [est] simplement [...] le citoyen qui prend la parole en public, nullement un orateur [ou rhéteur] de profession ou un théoricien de l'éloquence »¹⁴. Or, si avant Platon, le radical *rhêtor* était, sous la forme *rhêtêr* (chez Homère, on peut constater que l'usage du mot *rhêr* définissait déjà la prise de parole en public), employé pour désigner ceux qui prenaient la parole en public, on peut supposer qu'il y a eu un glissement sémantique entre le 5^{ème} et le 4^{ème} av. J.-C. Ce que Platon désignait au 4^{ème} siècle av. J.-C. comme l'art de persuader n'était nullement « la compétence particulière d'un citoyen à prendre la parole en public », mais bien l'art des sophistes et des rhéteurs. Usuellement, au départ du moins, le terme rhétorique signifie simplement l'art de prendre la parole en public. C'est seulement avec les sophistes et sous l'influence de Platon qu'il deviendra graduellement l'art de persuader, tel que pratiqué par les talentueux orateurs grecs. Il semble donc que c'est la transformation de l'usage et de la pratique de la prise de parole en public par les sophistes qui conduisit au 5^{ème} siècle av. J.-C. à la désignation de la parole persuasive par le mot « rhétorique ».

D'autre part, à l'époque de sa naissance, l'éloquence est « une pratique socialement ou politiquement cruciale »¹⁵. C'est pourquoi, selon Chiron,

¹¹ Avant de présenter de manière générale la conception de la rhétorique d'Aristote, nous présentons une brève histoire de la rhétorique, afin que le lecteur ait quelques repères chronologiques. Il ne s'agit pas d'une recherche systématique de l'histoire de la rhétorique avant Aristote, mais bien d'un aperçu de cette histoire.

¹² En effet, « an often noted but rarely discussed philological datum is that the earliest text containing the Greek word *rhêtorikê* is Plato's *Gorgias*, dated approximately 385 BCE ». Schiappa, E., *Rhêtorikê: What's in a Name ? Toward a Revised History of Early Greek Rhetorical Theory*, *Quarterly Journal of Speech*, 78, 1992.

¹³ Voir le *Gorgias* Platon, 453 a 2.

¹⁴ Desbordes, F., *La rhétorique antique*, Hachette, Paris, 1996, p.12.

¹⁵ Chiron, *Aristote, Rhétorique*, introduction, *op. cit.*, p. 17.

[...] sa maîtrise est devenue rapidement un enjeu de pouvoir et la rhétorique - métadiscours destiné à codifier l'accès à cette maîtrise - est née presque en même temps que la démocratie. Le lien est plus profond encore : il faudrait parler de « connaissance ». En effet, dans la généalogie dressée, à la suite de J.-P. Vernant, par M. Detienne, les « maîtres de vérité » de la Grèce archaïque, à savoir le poète, le roi de justice et le devin, préfèrent dans une société aristocratique une vérité qui est parole efficace, fruit non d'une remémoration mais d'une voyance et qui comporte - indissociablement - sa part d'ombre, à savoir la fausseté et l'oubli. C'est avec la démocratie, et notamment la réforme hoplitique (combat en formation de phalange) du VI^e siècle, que s'opère une mutation considérable dans les représentations : l'exploit individuel tend à s'effacer au profit de la poussée collective, la profération laisse place au dialogue, la vérité se dissocie de l'erreur, bref la parole se *laïcise*, toutes conditions qui étaient nécessaires à l'apparition tant du droit, de la philosophie rationnelle, que de la rhétorique.¹⁶

Bref, il apparaît évident que la rhétorique est née d'un désir de vaincre son adversaire par la parole plutôt que par les armes et que cette naissance est le résultat d'une multitude de facteurs. Cependant, il appert que d'un

[...] point de vue factuel, les témoignages ne manquent pas sur cette naissance, mais ils sont contaminés par des reconstructions *a posteriori* qu'il importe de soumettre à un examen critique. L'enjeu n'est pas seulement d'extraire quelques faits de cette gangue, mais de dégager les représentations qui expliquent son existence.¹⁷

Il semble donc que découvrir les origines de la réflexion théorique sur la rhétorique n'est pas une chose facile et que tenter d'en définir les premiers balbutiements n'est pas une mince affaire. Cependant, il semble que la naissance de la rhétorique comme art oratoire remonte, selon certains chercheurs, aux alentours de 465 av. J.-C. De plus, il semble qu'elle a émergé de la nécessité et, plus précisément, d'une nécessité judiciaire. C'est du moins l'affirmation qu'on peut faire en ce basant sur

[...] la façon dont on enseignait l'histoire des débuts de la rhétorique dans les écoles byzantines. Corax (« corbeau »), un Syracusain, inventa la rhétorique, qu'il appelait art de persuader, et l'enseigna à un autre Sicilien, nommé Tisias. Leurs doctrines furent ensuite transmises à Athènes en 427, par le canal de leur compatriote Gorgias de Leontini, à l'occasion d'une ambassade. L'invention était liée à une circonstance précise : la révolution démocratique qui déposa Thrasybule, tyran de Syracuse, en 466. Toujours d'après cette « vulgate » byzantine, la première rhétorique concevait la persuasion comme un art susceptible d'être enseigné, opérant sur les faits, sur l'argumentation à partir de la vraisemblance et sur l'appel aux émotions des auditeurs. Elle était construite sur une division du discours en parties : exorde (*prooimion*), confirmation (ou narration suivie d'une confirmation), épilogue. Cette invention servit, dit-on, à faire de la parole un

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Ibid., p. 17-18.

instrument indispensable pour guider et contrôler les assemblées populaires. En cela, Corax ne faisait que poursuivre sur sa lancée : avant la révolution, il avait été un partisan et un proche conseiller de Hiéron. Mais cet outil comme tous les outils, était sujet à des utilisations perverses. Corax l'apprit à ses dépens : son élève refusa de payer ses leçons. Il lui fit un procès. Tisias se défendit en disant en substance : si je gagne mon procès, j'obtiens de la justice le droit de ne pas te payer. Si je le perds, c'est que tes leçons ne valaient rien et je ne te paie pas non plus. Corax répliqua : si tu perds, tu paies ; si tu gagnes, c'est grâce à mes leçons, donc tu paies aussi. Le tribunal aurait renvoyé les deux hommes dos à dos avec ce commentaire : « à mauvais corbeau (*korax*), mauvais œuf ». Ce « scénario » pittoresque apparaît avec des variations mineures dans six *Prolégomènes* (introductions à divers traités de rhétorique) d'époque byzantine, le plus ancien étant celui de Troilus (ca 400 apr. J.-C.), le plus récent celui de Maxime Planude (XIIIe-XIVe).¹⁸

L'histoire fait de Corax et de Tisias des maîtres de l'argumentation hors du commun. La guerre civile éclata lorsque des citoyens siciliens, expropriés de leurs biens par des tyrans, voulurent récupérer ceux-ci. Il s'ensuivit une multitude de conflits judiciaires. Mais puisqu'il « n'existait pas d'avocats, il fallait donner aux plaideurs le moyen de défendre leur cause »¹⁹. C'est justement ce que firent Corax et Tisias - disciple de Corax, lui-même disciple d'Empédocle - en écrivant un texte consacré à l'art oratoire (*technê rhêtorikê* : le mot « rhétorique » est à sa naissance conceptualisé comme un adjectif, signifiant oratoire²⁰).

Par ailleurs, selon Pernot,

[...] Corax se présente comme un professeur de rhétorique, qui enseigne à prix d'argent. Son habileté se déploie au tribunal, comme dans le texte précédent, mais cette fois dans le cadre de la chicane privée et non plus des procès politiques. Surtout, c'est une habileté qui fait fi de la moralité et de la justice, tant de la part du maître que de la part de l'élève. Un tel récit exprime à la fois l'émerveillement et l'inquiétude devant un certain usage de la rhétorique, ainsi que la satisfaction de voir la rouerie se retourner contre son auteur. Ces thèmes se retrouvent dans les critiques contre les sophistes, par exemple chez Aristophane : l'art de plaider qui permet d'écarter en justice les revendications légitimes des créanciers, en un mot, la rhétorique qui sert à ne pas payer ses dettes, c'est exactement ce que cherche Strepsiade dans les *Nuées*. [...] En somme, Corax et Tisias apparaissent ici comme des sophistes avant la lettre.

Il est difficile de dire quel substrat historique il peut y avoir dans le dossier des « inventeurs » de la rhétorique. [...] Quoiqu'il en soit, les récits d'invention sont avant tout une manière de réfléchir sur l'objet, et ils en soulignent des traits essentiels : rapports avec la philosophie, la politique et la morale, subtilité intellectuelle, importance du

¹⁸ Ibid., p. 18.

¹⁹ Reboul, p. 14.

²⁰ L'analyse de l'expression *technê rhêtorikê* ne nous intéresse que dans la mesure où elle est la première forme sous laquelle s'exprime la rhétorique, mais elle n'est toutefois pas encore ce que Platon désigne dans son dialogue *Gorgias* comme la rhétorique.

discours judiciaire, rédaction des traités écrits. Ces traits vont reparaître chez les sophistes.²¹

Bref, les supposés travaux de Corax et Tisias allaient apprendre aux citoyens à défendre leur cause. Corax et Tisias trouvèrent simplement le moyen par lequel il est possible d'argumenter à partir du vraisemblable (*eikos*), de créer de la persuasion à partir de celui-ci. Une des techniques amenées dans ce livre de Corax et Tisias, semble-t-il, consiste à dire qu'une chose est si vraisemblable qu'elle en devient invraisemblable, par exemple, si la haine que je portais à une victime rend vraisemblable les soupçons qui pèsent sur moi, n'est-il pas plus vraisemblable encore que, prévoyant ces soupçons avant le crime, je me sois bien gardé de le commettre? On appelle justement cet argument le *corax*.

En fait, s'il ne nous fallait retenir qu'une chose de cette naissance, ce serait la suivante : c'est peut-être dans un contexte judiciaire que naquit la rhétorique. En d'autres mots, si la demande d'un enseignement de l'art de persuader, à cause de la multiplication des procès, est la cause de la naissance de la rhétorique, nous pouvons facilement comprendre pourquoi cette Grèce de la démocratie et des conflits privés s'intéressa immédiatement à ce nouvel art. La parole persuasive devint donc, à partir du moment où la démocratie s'installa en Grèce, synonyme de pouvoir. Mais est-ce que cette histoire sur la naissance de la rhétorique est véridique?

Rien n'est plus incertain, car

[s]i l'on se tourne vers les quelque mille ans séparant Corax de Troilus, les résultats surprennent pas leur maigreur : Platon (*Phèdre* 273 c) est le premier à parler de Tisias. Aristote le premier à mentionner Corax (*Rhét.* 2, 24, 1402 a 17), Théophraste le premier à attribuer à Corax la découverte d'un art nouveau. Pour l'affaire du procès, il y a débat sur l'époque de la première attestation, mais le premier à raconter l'affaire en détail est Sextus Empiricus, à la charnière des IIe et IIIe siècles après J.-C., mais Sextus laisse anonyme l'élève de Corax. Il faut attendre le néoplatonicien Hermias (Ve siècle) pour que se forme le couple du maître et de l'élève... mais Corax devient l'élève. L'attribution à Corax ou Tisias de la définition de la rhétorique comme « artisan de persuasion » date du IVe siècle (Ammien Marcellin). Quant au rôle qu'aurait joué Corax dans l'installation de la démocratie à Syracuse, à l'organisation « syntagmatique » des préceptes (trois ou quatre parties du discours), ce sont des thèmes qui n'apparaissent qu'avec Troilus.²²

²¹ Pernot, p. 26-27

²² Chiron, *Aristote, Rhétorique*, introduction, *op. cit.*, p. 19.

Bref, la rhétorique semble avoir émergé d'une nécessité judiciaire. Cependant, c'est également dans le domaine philosophique que s'engage une réflexion sur la rhétorique. Et il faut attendre l'arrivée de ce qu'il est convenu d'appeler les sophistes avant d'avoir une véritable réflexion visant à expliquer et comprendre ce qu'est le but de l'art de la persuasion, encore que celle-ci ne soit à vrai dire qu'une réflexion sur le philosophique, le sophistique, le comment persuader ou l'épistémologique.

Or, même si « [l]es doutes que l'on peut avoir sur cette tradition byzantine sont aggravés par la fréquence avec laquelle certains de ses éléments sont associés à d'autres figures de l'existence de versions alternatives »²³, il n'en demeure pas moins que cette version est la plus crédible selon certains spécialistes.

Ainsi, même si « la dispute sur le paiement du salaire dû à Corax apparaît chez Apulée (ca 125-post 170) mais avec pour personnages Protagoras et Évathlos »²⁴, il n'est pas évident que cette histoire est plus véridique que la première.

Néanmoins,

[...] la relation de l'anecdote avec les personnalités de Protagoras et d'Évathlos paraît mieux fondée. Quant à la définition de la rhétorique comme ouvrière de persuasion, elle est attribuée par Platon non à Corax ni à Tisias mais à Gorgias. La tétrade (exorde, narration, confirmation, épilogue), dont l'invention est prêtée à Corax dans trois *Prolégomènes*, est attribuée par Denys d'Halicarnasse à « Isocrate et ses épigones ».²⁵

En effet, il apparaît selon plusieurs témoignages qu'un des personnages à l'origine d'une forme de rhétorique, ou du moins à l'origine d'une méthode permettant de gagner des procès, est Protagoras. Mais qui est-il?

Il semble que Protagoras d'Abdère (486-410 av. J.-C.) fut le premier σοφιστής, parce qu'il fût, selon la tradition, le premier à demander et à justifier qu'on lui donne de

²³ Ibid., p. 20.

²⁴ Ibid., p. 21.

²⁵ Ibid., p. 20.

l'argent pour ses leçons de rhétorique. Mais est-ce juste? Est-ce que le sophiste est seulement celui qui demande de l'argent pour des leçons de rhétorique? Force est d'admettre que le sophiste est bien plus que cela. Cependant, il est difficile de bien définir les sophistes et de comprendre leur rôle dans la société grecque pour la simple et bonne raison qu'on ne les connaît qu'à travers leurs adversaires - Socrate, Platon, pour ne nommer qu'eux. Dans ce contexte, la vision des philosophes modernes sur les sophistes semble primordiale.

Comme nous le dit *Cassin*, Hegel a « dit des sophistes qu'ils sont 'les maîtres de la Grèce', au sens de pédagogues et professeurs, mais aussi au sens de politiquement puissants, dominant par le pouvoir du langage et l'instauration du politique »²⁶. Dans un même ordre d'idée, selon *Morfaux*, le mot sophiste peut vouloir dire plusieurs choses :

[...] originellement, [le sophiste est] celui qui fait profession d'enseigner la sagesse (*sophia*) entendue comme savoir technique et habileté [, les sophistes sont aussi des] philosophes grecs adversaires de Socrate et Platon dénoncés comme des rhéteurs de mauvaise foi et usant de sophismes [et, finalement,] « les sophistes anciens trouvaient le moyen de défendre des thèses contradictoires avec des arguments qui paraissaient d'égale valeur (V. Brochard) [...] »²⁷.

Comme les autres sophistes, il semble que Protagoras enseignait la rhétorique et qu'il ait poussé un peu plus loin que ses prédécesseurs l'art de persuader. En effet, il semble qu'il ait été le fondateur de ce qu'il est convenu d'appeler la « querelle éristique », cet art de la controverse. L'art de la « querelle éristique » n'hésite pas à recourir aux pires « sophismes » pour arriver à avoir raison de l'adversaire. C'est pourquoi il est généralement associé aux sophistes de même que Gorgias.

De plus, il semble que Protagoras est l'initiateur de ce qu'il est convenu d'appeler le pur relativisme. Et même si Protagoras en est probablement l'inventeur, il ne chercha pas, semble-t-il, à faire de sa doctrine, une doctrine sophistique, mais bien plutôt une doctrine philosophique en établissant des principes à caractère universel.

²⁶ *Cassin*, p. 1198.

²⁷ *Morfaux*, p. 337.

En effet, selon *Pernot*,

[p]armi les idées avancées par les sophistes, plusieurs ont une incidence directe sur la rhétorique. [...] Le thème de « l'occasion favorable » (*kairos*), souvent repris par les sophistes, va dans le même sens et suggère une morale en situation. De telles conceptions impliquent par voie de conséquence, qu'il n'existe pas une vérité et une justice définies une fois pour toutes, et auxquelles le discours devrait se conformer, mais qu'au contraire la justice et la vérité se construisent dans l'instant, au coup par coup, à travers le discours qui les fait exister. D'où l'affirmation que « sur tout sujet, on peut soutenir aussi bien un point de vue que le point de vue inverse, en usant d'un argument égal » et que l'on peut « faire que l'argument le plus faible soit le plus fort » (Protagoras, fragments A 20-21, B-6).²⁸

On peut très bien comprendre, à partir de ce qui vient d'être dit, la raison pour laquelle les sophistes ont souvent eu mauvaise réputation car certaines de leurs affirmations pourraient laisser croire qu'ils donnaient des cours de manipulation. Et pourtant, il faut se replacer dans leur contexte pour saisir à quel point ils ont fait avancer la connaissance des parties du discours persuasif, aussi bien dans ses usages que dans ses styles multiples, car les

[...] formules à l'emporte-pièce [des sophistes] recèlent une réflexion profonde sur l'usage de la parole dans toutes les situations où la vérité n'est pas identifiée préalablement et extérieurement, où la discussion se situe dans l'ordre des valeurs et des probabilités, non des affirmations certaines et des démonstrations scientifiques. Le caractère provocateur de la sophistique consiste à dire qu'il n'existe que des situations de ce type. Ce postulat est illustré, et en partie inspiré, par la situation judiciaire, scène rhétorique archétypale, dans laquelle les discours s'opposent et la justice et la vérité ne sont pas préexistantes, mais prononcées après-coup, au terme des débats qui les ont fait apparaître. La délibération politique est une autre illustration de la même caractéristique essentielle : la persuasion va de pair avec l'antilogie, l'affrontement d'arguments contraires. La rhétorique ainsi conçue se développe dans les secteurs de l'activité humaine qui requièrent la discussion, la négociation, l'échange, aux antipodes des vérités révélées et de la pensée unique. Derrière une apparence de cynisme et de manipulation, la rhétorique des sophistes se veut au fond, sans doute - c'est une des lectures qu'on peut en faire - force de progrès et de liberté.

En liaison avec cette conception fondamentale, les sophistes ont mené des recherches sur différents aspects du discours et de la langue. Ils se sont intéressés à « l'éristique », art de la réfutation et de la lutte en paroles. Ils ont discuté sur des concepts, par exemple la nature et la loi, ou la définition de la causalité et de la responsabilité. Ils ont jeté les bases de la grammaire, Protagoras ayant été, paraît-il, le premier à distinguer les genres des noms et ayant réfléchi sur la correction du langage, Prodicos s'étant fait une spécialité de la distinction des synonymes et Hippias ayant procédé à des recherches sur les lettres, les syllabes et les rythmes.²⁹

²⁸ *Pernot*, p. 29.

²⁹ *Ibid.*, p. 29-30.

En fait, les sophistes ont ouvert la porte à une catégorisation des parties du discours rhétorique qui deviendra systématique chez Aristote. En explorant comme ils l'ont fait les usages multiples de l'art du discours persuasif, ils ont débordé du cadre strict de l'argumentaire pour donner des structures à l'ensemble du langage. Ils ont donc offert des outils à l'ensemble des gens qui s'expriment, pas seulement aux orateurs.

Par ailleurs, selon le témoignage de Sextus Empiricus, Protagoras disait que « l'homme est la mesure de toutes choses, pour celles qui sont, de leur existence, pour celles qui ne sont pas, de leur non-existence »³⁰. Cette proposition affirme que l'homme est le critère de la réalité, qu'il est le critère de la connaissance des choses pour lui. Si je sens que le vent est froid, je dis une vérité en disant que je ressens le vent froid (je suis donc le critère de ma vérité), et plus il y a de gens qui vont dire que le vent qui souffle est froid, et plus il sera vrai de dire que ce vent est froid en soi. La vérité, dans le monde des affaires humaines, naît du consensus entre les individus d'une perception commune des phénomènes ressentis dans le monde sensible. Cette notion reviendra chez Aristote. Il parlera des notions communes et valeurs reconnues. Ces opinions qui sont partagées par le plus grand nombre de personnes nous renvoient déjà au public des discours rhétoriques.

Par conséquent, la rhétorique est encore essentiellement un art qui cherche à savoir comment persuader, mais cette fois, elle ne vise plus seulement la victoire judiciaire, mais plus généralement la victoire de notre « vérité » sur celle des autres « vérités », afin de parvenir à la « vérité ». Toutefois, prise dans un autre sens, on peut dire que la rhétorique protagoréenne prétend être un art qui permet d'arriver à la « vérité » par le consensus : si tous les individus sentent le vent froid, c'est que le vent est froid, si aucun ne le sent froid, c'est qu'il n'est pas froid. C'est d'une logique implacable, mais d'un relativisme absolu. Si j'arrive, selon Protagoras, à persuader tous les citoyens que le vent est froid, je serai créateur, non seulement de persuasion, mais aussi d'une certaine forme de « vérité ».

Pour Protagoras, toute théorie de la connaissance se rapporte à la question de la relativité phénoménologique de nos perceptions : plus nos perceptions des choses

³⁰ Sextus Empiricus, *Contre les mathématiciens*, VII, 60.

humaines s'accordent les unes aux autres, et plus notre connaissance des affaires humaines se rapproche de l'objectivité.³¹ On voit donc lentement évoluer la finalité de l'art rhétorique d'un usage strictement fonctionnel à une utilisation de plus en plus large englobant l'ensemble de la réflexion humaine. On peut donc dire que dès Protagoras, rhétorique et philosophie sont intimement liées.

Il n'est pas le seul d'ailleurs à faire des rapprochements entre rhétorique et philosophie. Un de ses compatriotes fera même une des premières réflexions philosophiques sur la rhétorique et, plus précisément, sur le langage. Ce personnage n'est nul autre que Gorgias.

Gorgias est l'un des sophistes qui s'est en effet le plus tourné vers la rhétorique et sa théorisation. Nous avons conservé de lui peu de choses. On a de lui deux résumés du traité *Du non-être ou De la nature*, le texte de l'*Éloge*, de la *Défense de Palamède* et l'*Oraison funèbre*, ainsi que quelques fragments. Avec Gorgias, une théorie de la rhétorique commence à prendre forme, elle se détache petit à petit de l'enseignement de l'art oratoire. Né en 480 av. J.-C., il se rend à Athènes en 427, et y reste durant toute sa vie qui fut fort longue puisqu'il mourut centenaire, paraît-il. Il y enseigne et y prononce des discours dans diverses cités.

Gorgias est un des premiers penseurs de la rhétorique. Mais son œuvre semble s'étendre à plusieurs autres champs, comme son

[...] traité du *Non-être ou De la nature* [, par exemple, qui] est un ouvrage paradoxal qui remet en cause la notion « d'être » suivant une démonstration en trois points : 1) Rien n'est (ou n'existe); 2) S'il existe quelque chose, ce quelque chose ne peut être appréhendé par l'homme; 3) Si ce quelque chose ne peut être appréhendé, il ne peut être énoncé. Philosophie et rhétorique sont indissociables dans la démarche de l'auteur, qui se livre à la fois à une critique de l'ontologie et à une démonstration d'argumentation virtuose. La thèse finale, selon laquelle l'être, même connaissable, ne serait pas communicable à autrui, pourrait sembler nier l'idée même de communication et donc saper toute rhétorique : mais en réalité elle ne ruine pas le langage, elle le relativise, en admettant qu'à défaut d'une parole porteuse de vérité, il existe des discours, multiples et variables.³²

³¹ La raison principale pour laquelle Platon s'attaque aux sophistes, et plus particulièrement dans le *Théétète* à Protagoras, c'est que sa théorie de l'apodicticité de la connaissance s'opposait à celle, en particulier, de l'*homo-mesura* de Protagoras et, en générale, des sophistes.

³² Pernot, p. 30-31.

Gorgias semble ici précurseur à plus d'un titre. Il questionne les concepts de vérité et de mensonge, de l'incommunicabilité entre les êtres. De plus, il amène dans son discours des éléments qui seront repris par ses successeurs dont Aristote, tels la relativité du langage qui se scinde en des discours multiples. Il a aussi enseigné et donné des conférences durant toute sa vie.

Bref, en lisant sur Gorgias et ses textes, on s'aperçoit qu'il a sans doute élaboré un système philosophique, car il est manifeste qu'à

[...] travers ces quatre textes [, cités plus haut,] on voit se dessiner avec cohérence une vision philosophique du monde et une théorie de la persuasion. La critique de l'ontologie remet en cause la réalité et les valeurs et met en exergue les notions d'opinion, d'émotion, d'illusion, de moment opportun. Dans ces conditions, la puissance de langage prend toute son importance. Telle que la décrit *l'Éloge d'Hélène* (8-14), cette puissance consiste à persuader; le langage exerce une violente contrainte sur l'âme, comparable à l'action des drogues sur le corps et aux arts de sorcellerie et de magie ; il suscite ou supprime des opinions et des émotions ; il prend des formes multiples, parmi lesquelles la poésie, les incantations, les discours écrits avec « art » que l'on prononce dans les débats, les controverses des philosophes. Ce passage très important de *l'Éloge d'Hélène* exprime une réflexion approfondie sur la nature et la fonction du langage dans ses rapports avec la persuasion.³³

Nous verrons plus en détail au chapitre III de quelle façon ce texte de Gorgias représente un tournant fondamental dans la naissance du discours rhétorique et comment son *Éloge* a transformé la manière de percevoir et de concevoir le langage.

Finalement, la rhétorique, c'est pour Gorgias le pouvoir de convaincre, et le discours en est l'instrument. Nous verrons partiellement que la pensée de Gorgias est en opposition complète et totale avec celle de Platon.

Mais avant Platon, vient un autre personnage dans cette histoire de la rhétorique pour le moins surprenante. Ce n'est pas un sophiste ni un philosophe en ce qu'il ne cherche pas la vérité, même s'il se réclame de ce titre, il est pour ainsi dire un moraliste. Il s'appelle Isocrate.

³³ Ibid., p.32-33.

En fait, Isocrate (436-338 av. J.-C.) est un professeur d'art oratoire, c'est-à-dire qu'il enseigne la *technê rhêtorikê*. Ce n'est pas un « sophiste » en ce qu'il n'enseigne pas l'art de rendre n'importe qui capable de persuader n'importe qui de n'importe quoi. Il a beaucoup écrit s'il faut en croire les doxographes. Certaines de ses œuvres ont eu une plus grande influence que d'autres. C'est dans celles-ci que l'on retrouve les principales conceptions de l'auteur. En effet,

[...] c'est la publication du Panégyrique [380], œuvre longuement mûrie, censément destinée à la panégyrie olympique, qui doit beaucoup à la tradition de l'*epitaphios logos* et dans laquelle s'expriment les conceptions majeures de l'auteur : en politique, le thème de la nécessaire union des Grecs et de la non moins nécessaire lutte contre les Perses ; pour l'argumentation, le mélange de l'éloge et du conseil ; dans le domaine du style, la recherche d'une prose élégante et artistique, qui fait un large usage des figures « gorgianiques »³⁴

En fait, selon lui, l'enseignement de l'art oratoire ne peut pas tout et on ne peut l'enseigner sans enseigner la morale, la vertu. Bref, la rhétorique n'est acceptable « qu'au service d'une cause honnête et notable, et qu'on ne peut la blâmer, pas plus que n'importe quelle autre technique, de l'usage coupable qu'en font certains »³⁵.

La rhétorique est pour lui toute la philosophie. Car, dans la mesure où l'on enseigne la rhétorique de façon moralement bonne, tout discours qui émergera de la pensée découlant de cet enseignement sera dénué d'injustice et de tromperie.

Isocrate, qui se proclame anti-sophiste, ne revendique pas non plus le nom de rhéteur. Il se dit philosophe. Mais, bien convaincu que l'homme ne peut connaître les choses telles qu'elles sont, plaçant la dialectique de Platon au même niveau d'inutilité que la querelle éristique des sophistes, il ramène la philosophie à l'art du discours. Elle est à l'âme ce que la gymnastique est au corps, une formation intellectuelle et morale, bonne pour les jeunes, mais qu'il est vain de poursuivre toute sa vie [...]. Bref, pour Isocrate, la « philosophie » est la culture générale, centrée sur l'art oratoire, en un mot : la rhétorique.³⁶

³⁴ Ibid., p.44.

³⁵ Reboul, p. 23.

³⁶ Ibid., p. 24.

Isocrate magnifie donc la rhétorique en faisant de la philosophie un art qui se rapporte exclusivement à la rhétorique³⁷. Autrement dit, les fondements de la philosophie sont rhétoriques.

Platon s'opposera à cette conception de la philosophie, tout en ne s'opposant que partiellement à la rhétorique. En d'autres mots, la question de la rhétorique est beaucoup trop complexe chez Platon pour que nous nous y attardions dans cette étude. Le problème, c'est qu'il n'en parle pas de la même façon d'un dialogue à l'autre. En fait, il s'adresse à des auditoires différents et change sa manière d'écrire dépendant de l'auditoire auquel il s'adresse, et conséquemment adapte sa définition de la rhétorique en fonction du type d'auditoire auquel il s'adresse. En fait, ce n'est pas tant qu'il change d'avis sur la question de sa définition que sur la manière d'aborder la question de la rhétorique d'un auditoire à l'autre. Ainsi, il ne traite pas de la même « rhétorique » dans le *Gorgias* (la mauvaise rhétorique) que dans le *Phèdre* (la bonne rhétorique), par exemple. Et la querelle que Platon entretient avec les sophistes à ce propos ne nous aide pas à mieux comprendre ce qu'il en pense fondamentalement. Il semble que, pour lui, les sophistes soient des athlètes de la parole, des experts en controverse, des vendeurs de savoir, des philosophes de l'apparence. Ils discutent à propos de l'apparence, ils jouent des apparences, des vérités³⁸. Cette conception des sophistes a des répercussions sur la façon dont Platon conceptualise la rhétorique. Pour lui, on peut faire de la rhétorique mais au service de la philosophie. Et, selon lui, les sophistes pratiquent en quelque sorte une mauvaise rhétorique, dépourvue de cet attachement à la recherche de la vérité, de cet amour de la sagesse.

Ainsi, parfois la rhétorique semble impuissante, parfois elle semble être utile à celui qui en fait usage mais au service de la philosophie et de l'éducation. Cette ambiguïté rend la compréhension de la rhétorique chez Platon beaucoup plus ardue. D'une part, il semble que Platon rejette la confiance que les sophistes comme Isocrate accordent au langage et à la rhétorique. D'autre part, il pratique la rhétorique et utilise le langage. À un

³⁷ Ibid., p. 25.

³⁸ Cette définition des sophistes se trouve dans plusieurs dialogues platoniciens, notamment dans le *Gorgias*, le *Théétète* et le *Protagoras*.

moment, il ne reconnaît au langage de valeur qu'au service de la pensée, qui seule atteint les Idées, la vérité intelligible. À un autre, il dit qu'un « art du discours » peut exister même si, pour cela, il faut qu'il fasse confiance au langage. Enfin, parfois, il semble affirmer qu'un art du discours, faute de s'attacher au vrai, n'existe pas et ne pourra jamais exister, ainsi qu'il nous l'explique dans le *Phèdre*³⁹.

En effet,

[...] la démarche intellectuelle de Platon ne saurait s'arrêter à la seule mise en question. Il lui faut une théorie des réponses, et il la trouvera, comme on sait, dans la théorie des Idées ou de l'Être [...]. [Or] comment va s'opérer ce glissement de la question socratique qui ne connaît pas de solution, à la réponse platonicienne, qui finira par oublier les questions? On peut résumer la pensée de Platon en une phrase : puisque la vérité s'impose, à quoi bon la rhétorique?⁴⁰

Néanmoins, Platon accorde à la rhétorique une certaine utilité dans la mesure où elle ne devient pas sophistique. Avec toujours la même ambiguïté, il soutient qu'il lui suffit pour cela d'être philosophique. En fait,

[...] Platon est à l'origine de la question fondamentale, sans doute la seule question proprement philosophique, qui se pose à propos de la rhétorique : celle de l'ambiguïté, voire de l'homonymie, de la rhétorique. Question qu'il instruit quant à lui dans un plaidoyer *pro* et *contra* : *contra*, le *Gorgias*, *pro*, le *Phèdre*. En effet, la rhétorique pour laquelle il plaide et celle contre laquelle il plaide sont entièrement distinctes : dans le *Gorgias*, il s'agit d'une rhétorique sophistique, flatterie, qui se glisse sous le masque de la législation et sous celui de la justice, il s'agit de la sophistique même ; dans le *Phèdre*, il s'agit d'une rhétorique philosophique, celle du dialecticien qui analyse et compose les idées, il s'agit de la rhétorique en tant que philosophique, il s'agit de la philosophie même. Si bien qu'à partir de Platon, le diagnostic complet devient, selon la sévère équation deux égale zéro : il n'y a pas une, mais deux rhétoriques, c'est-à-dire pas de rhétorique du tout, puisqu'au lieu de la rhétorique, on rencontre ou bien la sophistique, ou bien la philosophie.

C'est pourquoi, quand après Platon on parle de rhétorique, il faut savoir qu'on entre d'emblée, qu'on le veuille ou non, dans un manège à trois personnages, une pièce à trois rôles : l'orateur, le philosophe, le sophiste, et qu'il est sans cesse question de « se glisser sous le masque de l'autre » [...], de « contrefaire » [...], bref d'avancer masqué. Désormais, pour traiter de rhétorique, on ne saurait méconnaître face à la philosophie la puissance de la sophistique.⁴¹

³⁹ Platon, *Phèdre*, trad. par Chambry, GF, Paris, 1964, 260c à 262a.

⁴⁰ Meyer, introduction, *Rhétorique*, p. 12-13.

⁴¹ Meyer, M., Lempereur, A., *Figures et conflits rhétoriques*, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1990, p. 18.

Nous voilà maintenant à la fin de notre histoire de la rhétorique - nous avons décidé arbitrairement qu'elle se termine avec Platon. Nous avons présenté, dans ce modeste résumé, l'histoire de la rhétorique avant Aristote; nous pouvons donc voir à partir de ce qui vient d'être dit plus haut en quoi la conception d'Aristote se distingue de celles de ses prédécesseurs, ce qu'elle représente réellement pour Aristote. Voir aussi et surtout ce qu'il retient de ceux qui l'ont précédé, ce qu'il rejette de son maître Platon, ce qu'il spécifie, ce qu'il ajoute et ce qu'il invente.